

Parmi les plus réussis de ces poèmes se trouvent «Plaines» et «Poing fermé». À lire!

BIBLIOGRAPHIE

EYGUN, François-Xavier (1981) *L'écharpe d'Iris*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 62 p.

Ingrid Joubert

Collège universitaire de Saint-Boniface

Note de la rédaction: Dans la liste des poèmes publiés ailleurs, que l'on retrouve au début du recueil, les Éditions du Blé ont oublié de mentionner que les poèmes «Départ» et «Sérénité» avaient été publiés dans les *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* (vol. 2, n° 1, printemps 1990, p. 81-82).

FERLAND, Marcien (dir.) (1991) *Chansons à répondre du Manitoba* (2^e édition revue et corrigée), Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 218 p.

Dans son *Précis d'histoire de la littérature française*, Pierre Salomon (1965) a, pour les couvertures intérieures de ce livre, deux photos qui représentent parfaitement l'histoire de la chanson. La première couverture montre une tapisserie des Gobelins, «Le concert», où trois personnes, maniant un violon, un luth et un autre instrument, chantent un rondeau d'amour courtois à un auditoire de cinq nobles personnages. Le tout se passe dans un pré fleuri, autour d'un puits où l'eau qui coule symbolise l'amour à plein flots. La seconde couverture reproduit la photographie de la Maison de Radio-France, à Paris. Le public maintenant, c'est plus de cinquante millions de Français qui consomment, comme on n'en a jamais vu, les émotions et les rêves articulés par la chanson. Le milieu aristocratique de la première scène s'oppose ainsi au système de consommation de musique à outrance où la chanson est devenue une des formes les plus connues de la sensibilisation des masses aux nouveaux loisirs du monde industriel.

C'est à mi-chemin entre ces deux scènes que se place la chanson folklorique: mise à la portée, non d'une élite mais de tout un peuple dont elle traduit la vie naturelle et le bon sens populaire, et propagée pendant des siècles sans autre moyen que la transmission de bouche à oreille, chantée, rechantée,

retravaillée, détériorée ou améliorée pendant plusieurs générations par des chanteurs qui, la plupart du temps, ne savaient ni lire ni écrire.

Trois scènes nettement distinctes, dirait-on au premier coup d'oeil, mais qui ne font que communiquer le même et seul message: peu importe la couche de société, la chanson est par excellence l'art populaire de la vie quotidienne. Et le riche résultat des réunions de ce genre ne concerne peut-être pas la chanson elle-même, mais le *dialogue* qu'on peut instaurer entre les participants à partir de la chanson. Dès qu'on réunit un groupe de jeunes – ou d'adultes – autour d'un instrument, d'un chanteur ou d'un électrophone pour écouter ensemble des chansons, on leur donne l'occasion de *parler*. Toute chanson, donc, met en jeu non seulement sa propre technique mais une sensibilité qui provoque. Ce n'est pas autre chose que le sens profond de l'art que cet ébranlement de tout l'individu: c'est une forme que prend la culture.

Marcien Ferland, en nous présentant son recueil de *Chansons à répondre du Manitoba*, réédité par les Éditions du Blé, insiste tout particulièrement sur ce même concept.

Si j'ai voulu comme bien d'autres avant moi, fixer sur papier de vieilles chansons avant qu'elles ne sombrent dans l'oubli, c'est qu'elles me semblaient contenir l'essence d'une culture: son humour, ses coutumes, ses croyances, son sens du beau et de la justice, en somme, ses valeurs fondamentales [...] (p. ix)

C'est là justement la grande richesse de ce recueil. On y trouve tout un répertoire d'un genre de chansons vieux comme le monde et qui satisfait un besoin social chez un grand nombre de peuples. La chanson à répondre n'est au fond qu'un retour à une tradition ancienne développée sous l'influence d'un besoin de se réjouir ou de prier ensemble. Il s'agit essentiellement d'une chanson à reprises dont le soliste chanterait le couplet et énoncerait le refrain qui serait répété maintes fois par une assemblée désireuse de dialoguer avec les autres sur un rythme entraînant. La chanson à répondre, c'est donc l'acte communautaire de mettre en commun ses joies, ses labeurs et ses peines, ce qui a toujours rendu plus facile l'acte de vivre, plus agréable l'art du souvenir et plus vif le sens de l'appartenance à l'humanité.

Il en ressort, donc, de ces «dialogues» soigneusement recueillis et présentés par Marcien Ferland, un tableau authentique des moeurs et des goûts d'autrefois. Mais ce n'est pas uniquement la chanson qui «parle». Le désir de reproduire le cadre dans lequel sont nés un grand nombre de ces chants dont les rythmes ou les refrains ont surgi en plein milieu du chantier ou du *homestead* a amené Marcien Ferland à faire la présentation anecdotique des «informateurs» qui se souvenaient encore des airs chantés à une époque déjà révolue. En plus, certains de ces informateurs nous livrent eux-mêmes des souvenirs de leur vie rurale d'antan, que ce soit à propos de la culture des pois à Saint-Georges, d'un «bee» à Mud Falls, de la drave au Manitoba ou du labourage sur un *homestead*. Ces diverses composantes permettent de voir dans ce livre bien plus qu'un simple recueil de chansons: c'est un véritable témoignage de la vie communautaire d'autrefois, marquée par le rythme du travail, les jeux, les grands événements, bref, tout ce qui jalonne la vie d'un peuple.

N'empêche que ce sont les chansons elles-mêmes qui constituent la ligne de force de cet ouvrage. Recueillies uniquement parmi les Franco-Manitobains, elles font partie de ce que l'on pourrait appeler un répertoire global d'origine française qui s'est maintenu grâce à certains faits historiques et sociaux. Bien qu'on y trouve des chansons sorties directement du vieux fonds français des premiers colons, telles que «Le premier jour de mai», «C'est dans Paris, ya-t-un' veillée», «Dans les prisons de Nantes», la plupart, tout en prolongeant la chanson française soit par la mélodie, soit par le jeu des réminiscences de l'ancienne France, ont été fortement canadianisées, reflétant les circonstances de la nouvelle vie menée au Nouveau Monde. La plus grande partie de ce répertoire traditionnel a été apportée du Québec par les colons du Manitoba, il y a cent ans et plus, et dotée de particularités de vocabulaire et de prononciation, de pittoresques tournures idiomatiques et de refrains à teintes «locales» suffisantes pour légitimer le qualificatif «franco-manitobain». Nous découvrons ainsi le sens de l'adaptation au milieu de ceux qui ont eu le souci et le talent de transmettre ce qui méritait de l'être tout en le faisant évoluer au rythme des générations et des époques.

Un tout petit nombre des chansons de ce recueil, cependant, («C'était un vingt-cinq de mars», «La chanson de Pierrich' Falcon», par exemple), se présente comme

authentiquement manitobain grâce au peuple métis dont les chants, par leurs éléments phonétiques et lexicaux ainsi que par leurs mélodies, se distinguent nettement de leurs souches françaises et québécoises. «La chanson de Pierrich' Falcon» est particulièrement intéressante: en faisant état de la bataille de la Grenouillère de 1816 entre les Métis et les Anglais, elle montre bien la façon dont un événement historique a pu influencer sur la mentalité d'un peuple et s'inscrit donc dans un cadre bien plus large que la communauté immédiate du chanteur et du compositeur.

La grande variété de ces chansons à répondre montre en plus jusqu'à quel point le geste de chanter faisait partie de la vie des francophones. Le coryphée de ce type de chanson devait se faire une ample réserve de chants pour varier l'intérêt du dialogue entre le soliste et la foule. Il puisait donc dans un répertoire composé de divers genres qui sont de nature à nous révéler la richesse du répertoire manitobain: chansons narratives et brèves dont le refrain se présente comme une litanie de sons ou de mots inintelligibles («Whop! Farlatin'», «Le matin, quand je me lève», «Ma mère m'envoie-t-au marché»), chansons énumératives dans lesquelles il s'agit d'ajouter un détail à chaque couplet et de répéter de mémoire la liste des détails qu'on a accumulés au cours de quelques couplets («Madam', madame», «C'était un' pauvre vieill'», et tant d'autres!), chansons burlesques («C'est dans l'églis' du pèr' Bissette», «C'est l'bedeau de Saint-David»), maintes chansons de libation («J'ai perdu ma femme», «Boire et chanter au cabaret», «Le pèr' Bacchus»), d'amour («Que le feu d'amour», «Un jour me promenant», «M'en vas vous la chanter»), de bergère («Il était une bergère»), de mariage ou misères d'époux («Un beau matin, je me lève», «Le p'tit cordonnier»), et encore! Autant de thèmes très riches en données psychologiques et sociales qui contribuent à la richesse artistique du répertoire ancestral des Franco-Manitobains.

Ce volume constitue donc un document folklorique par excellence, cela va sans dire. En plus, Marcien Ferland s'est adonné à reproduire scrupuleusement tout ce qu'il entendait: les archaïsmes, les anglicismes, les barbarismes, les pataquès, les élisions, les impropiétés, le contenu sémantique, tout cela a été noté avec un grand souci d'authenticité afin que ce volume se présente aussi comme un document linguistique et sociologique. En nous présentant les diverses chansons à répondre qui

animaient les veillées d'autrefois, Marcien Ferland nous fait remarquer les mots désuets, les régionalismes, les usages particuliers de la langue populaire; nous apprenons ainsi que l'expression «j'étais tout instipolée» veut dire «j'étais gênée», que le mot «sifflencu» – employé dans la chanson «Ce sont trois dam's de l'Orléans» – est le nom populaire de l'alouette, et qu'un «grichingbang» (de la chanson «Si vous voulez un' femme») est une espèce de cerceau bourré que les dames portaient autrefois autour de la taille et qui servait à déployer les jupes amples! En voilà quelques-unes de ces nombreuses annotations, appuyées de maintes anecdotes, qui font pleinement revivre une autre forme de poésie et de chanson à la portée du peuple: autre temps, autres moeurs.

Un professeur d'université écrivait dans *Le droit* (le 4 décembre 1961) que «l'âme d'un peuple se manifeste parfois mieux dans ses airs folkloriques que dans certaines oeuvres littéraires». Le recueil de Marcien Ferland nous prouve qu'il ne pourrait pas en être autrement. Les chansons folkloriques ont été chantées, reprises, polies par des centaines d'individus de différentes générations; chacun y a apporté son talent, un brin de sa personnalité et un peu de son âme. Cette masse incroyable de chansons folkloriques, avec leurs refrains sautillants, leurs mélodies raffinées, leurs rythmes variés et leurs sujets quasi innombrables nous donne une idée juste du peuple francophone du Manitoba en nous communiquant leur jovialité, leur sens artistique du marquetage des rythmes et des modes musicaux, leur esprit chrétien allié à la gauloiserie de bon aloi, leur goût du terroir teinté de celui des aventures lointaines. Ce recueil de chansons à répondre permet à tout francophone au Manitoba désireux de se retremper à ses sources non seulement d'y trouver ses racines mais aussi d'y puiser de l'inspiration. Car cette chanson n'est pas uniquement une survivance curieuse d'une époque révolue, mais une manifestation de la vie actuelle qui reconnaît ce qu'elle doit au passé, tente de le continuer et de l'adapter intelligemment aux situations actuelles. C'est une puissance qui permet de sauvegarder des liens avec l'âme des générations passées et en même temps sert de source aux manifestations artistiques futures. Quiconque prendrait ce recueil en main pour en chanter les mélodies ou en lire la poésie ne pourrait que s'en trouver enrichi sur bien des plans.

BIBLIOGRAPHIE

BARBEAU, Marius (1962) *Le rossignol y chante*, Ottawa, Musée national du Canada, 485 p.

CHARPENTREAU, Jacques *et al.* (1965) *La chanson française*, Montréal, Les Éditions Bellarmin, 136 p.

SALOMON, Pierre (1965) *Précis d'histoire de la littérature française*, Paris, Masson.

Tatiana Arcand
Collège universitaire de Saint-Boniface

FRANCO, Henri (1991) *Le maître de conférences, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 283 p.*

Le maître de conférences est le titre du dernier ouvrage de Henri Franco, Manitobain depuis 1961, date à laquelle ce Belge d'origine s'est installé à Brandon pour y demeurer jusqu'à son décès survenu en mai 1991. Henri Franco est l'auteur de nombreux écrits, savants ou de fiction, en français ou en anglais.

Il s'agit ici de sept nouvelles de longueur très variée dont la première donne son titre au recueil. Trois d'entre elles ont été traduites de l'anglais, «L'infidèle» par Isabelle Duroché, «L'homme au vieux chapeau de feutre» et «Poème pour un enfant» par Rossel Vien.

Ces textes sont un assemblage de fictions et de souvenirs personnels malheureux illustrés des nombreuses pensées politiques, religieuses, sociales et philosophiques qu'un auteur, à la fin d'une longue vie consacrée à l'étude et à l'observation de ses semblables, a eu tout le temps de méditer.

Dans «Le maître de conférences», un jeune professeur du Collège francophone du Saint-Esprit, à Saint-Boniface, après quelques années d'un enseignement traditionnel de la philosophie, fait l'expérience radicale et absolue du doute. Il doute de tout et en particulier de l'existence de Dieu. Cette mise en question le mène à des aventures inattendues et permet à l'auteur d'exprimer une philosophie désabusée sur l'être humain et la société. Le pessimisme est confirmé dans la fantaisie qui suit, intitulée «Les carpes», où il nous est démontré que le propre de la nature humaine est son autodestruction.